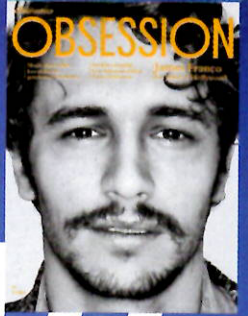


"OBSESSION"
OFFERT AVEC
CE NUMÉRO



Le nouvel Observateur

Du 28 mars au 3 avril 2013

nouvelobs.com

SPÉCIAL 36 PAGES

IMMOBILIER

LE GRAND TOURNANT

Avec

Europe 1

BORDEAUX

ARCACHON, BAYONNE, BIARRITZ, PAU, AGEN, DORDOGNE, LANDES...

LES PRIX QUARTIER PAR QUARTIER

EXCLUSIF L'ARGUS DU LOGEMENT 2013
EN AQUITAINE ET DANS 1 000 VILLES
ET QUARTIERS DE FRANCE

SARKOZY FACE AUX JUGES

M 02228 - 26255 - F: 3,50 €





LA BELLE-FILLE DE LÉO FERRÉ SE SOUVIENT

Léo, Madeleine et la guenon

C'est à cause du chimpanzé Pépée que le couple Ferré a explosé. Dans un livre, Annie Butor, la fille de Madeleine, raconte la descente aux enfers de la famille. Bonnes feuilles

Comment voulez-vous que j'oublie... (Madeleine et Léo Ferré, 1950-1973), par Annie Butor, Phébus, 224 p., 17 euros. En librairie le 5 avril.

Annie Butor, la fille de Madeleine, seconde épouse de Léo Ferré, sort pour la première fois de son silence. Vingt ans après la mort du poète, elle publie un livre sur leurs dix-huit années de vie commune. Son portrait de Léo Ferré est sans concessions, et ses souvenirs bien souvent

Léo, Madeleine et Pépée, en 1961, boulevard Pershing

saupoudrés d'amertume. Car, si l'anar l'a considérée comme sa propre fille, après sa séparation d'avec Madeleine les liens ont été rompus : il a refait sa vie en Toscane, aux côtés de Marie-Christine et de leurs trois enfants.

Mais, bien avant le divorce, depuis l'arrivée de Pépée, ce chimpanzé en bas âge que le couple a tout de suite considéré comme son bébé, Annie Butor, qui avait alors une quinzaine d'années, avait déjà perdu du terrain affectif. Ce témoignage est précieux parce qu'elle est la seule à avoir vécu



cette épopée animalière, de l'adoption du singe (acquis auprès des dresseurs de la Gin's Family) jusqu'à son exécution, huit ans plus tard.

La mort de Pépée, survenue le 7 avril 1968, a eu raison du couple et inspiré au moins deux chansons : « Pépée », ce requiem pour une guenon légendaire, mais surtout « Avec le temps ». « On oublie le visage et l'on oublie la voix », écrivait Léo Ferré. Annie Butor lui répond aujourd'hui avec « Comment voulez-vous que j'oublie... ».

SOPHIE DELASSEIN

BIO

Née Gloria, PÉPÉE FERRÉ est (probablement) née en 1960 dans une famille de saltimbanques avant d'être adoptée par Madeleine et Léo Ferré. A 8 ans, atteinte de gangrène, Pépée est abattue le 7 avril 1968.

« Gloria, rebaptisée « Pépée », resta avec nous. Ils recueillirent, non, ils adoptèrent cette bébé chimpanzé. « J'ai divorcé trois fois à cause de mes chimpanzés, faites attention !, les avait avertis Gin. Encore plus qu'un autre animal, il faut qu'un chimpanzé sache qu'est le maître sinon vous allez au désastre. » Il nous expliqua que ce tendre adorable bébé noiraud mesurerait un jour 1,20 mètre, aurait une force inimaginable, « celle de huit hommes », avait-il ajouté, et nous conseilla de continuer à l'habiller car il était bon dans la mesure du possible que cette petite ne développe pas trop ses muscles. J'écoutai avec attention, intriguée, amusée plutôt favorablement, bien décidée à jouer mon rôle dans cette éducation. Je ne mesurais absolument pas les conséquences possibles d'une telle « adoption ». Après tout, c'était une expérience passionnante. [...] Quand je revins quinze jours plus tard, la situation n'était plus la même. En arrivant, à la minute même où je vis Pépée, j'eus la prescience des gros problèmes à venir. Complètement nue, encore plus agitée qu'auparavant, elle sautait partout, cassait verres, vases et assiettes. Sa liberté était totale, aucune contrainte. Ils avaient même acheté un portique avec balançoire et anneaux, « afin quelle s'amuse ». Je repensai alors aux conseils du dresseur : « Vous devez avoir le dessus, toujours, sinon vous allez à la catastrophe. » Nous y allions. [...]

La petite chimpanzé devint le centre de leur vie et de la mienne. Lorsque Pépée toussait, ils appelaient le médecin, pas le vétérinaire. [...] « Vous connaissez notre fille, "la vraie" », avaient-ils déclaré un soir à Trouville à un journaliste assez surpris qui déjà me souriait tandis que ma mère exhibait une photo de Pépée toutes dents dehors.

Nous avions des sous, Léo m'avait même acheté une magnifique voiture, pauvre petite fille riche. J'en avais tous les signes extérieurs, mais véritable tontaine, j'étais constamment en larmes, tous deux commençaient à me rejeter, je ne me sentais plus aimée « comme avant ». Ils admettaient difficilement que je n'adhère pas entièrement à leur nouveau mode de vie, que j'ose critiquer leur manière d'élever Pépée. Je n'étais plus incondition-

nellement AVEC eux, donc j'étais CONTRE eux, redevenue une petite « bourgeoise » bien trop conventionnelle et peut-être même jalouse de celle qu'ils m'obligeaient à appeler « seau-sœur ». [...]

Pépée avait pris le pouvoir. Elle ne le lâcherait plus. A la maison, tout doucement, la folie s'installait. Je rêvais de normalité. Elle s'éloignait de plus en plus. [...] Ils avaient abandonné leur île tant aimée. Il leur avait fallu trouver un lieu plus isolé. Ils achetèrent en 1963 dans le Lot un château entouré de 40 hectares : Pechrigal, transformé en Perdrigal par Léo. Le piège allait se refermer. En découvrant les lieux, j'ai tout de suite détesté. Je flairai le malheur. Cette solitude aride au milieu des bois, ce climat étouffant l'été, très froid l'hiver, ces pièces trop grandes, trop hautes. La description qu'en fit ma mère dans « Mémoires d'un magnétophone » est enchanteuse, je ne la reprendrai pas. [Perdrigal] renferme mes plus mauvais souvenirs. [...]

Progressivement ils vécurent en vase clos, prêts à tout pour pouvoir continuer cette vie qu'ils avaient choisie et beaucoup revendiquée. Ils s'étaient entourés peu à peu d'un véritable zoo d'animaux en souffrance : chiens, chats, taureau (Arthur), vaches aux noms de la mère et des tantes de Léo (Charlotte, Titine, Fifine), moutons, cochon (Baba), autres chimpanzés maltraités achetés au hasard de cirques ambulants. Une vieille Zaza, « qui avait les mains de Piaf » selon Léo, ne quittait pas sa cage, elle était dangereuse. Lui-même y pénétrait rarement, il en avait peur.

Le personnage le plus important de leur étrange vie restait avant tout Pépée. [...] Pépée avait sa chambre, ses jouets, elle déjeunait avec nous, faisait la sieste, conduisait la voiture sur les genoux de Léo. Le soir, avant d'enfiler son pyjama, elle buvait gentiment sa tisane avant de nous serrer tendrement et très fort dans ses bras. Ses progrès étaient surprenants. Elle n'avait pas appris un quelconque langage des signes. Il ne s'agissait pas de réflexe de Pavlov, elle n'était pas conditionnée. Quand elle voulait communiquer, c'est tout simplement parce qu'elle avait envie de dire quelque chose ou de poser une question. Elle se faisait parfaitement ●●●

●●● comprendre par des mimiques souvent attendrissantes en poussant des cris choisis parmi une gamme très diversifiée que j'appris à identifier. Je me mis à parler chimpanzé.

[...] Puis Pépée grandit, elle prit du poids et de la force. Avec encore un reste de lucidité, Léo déclarait : « *Nous sommes tellement intolérants que nous ne tolérons pas qu'on dise d'elle qu'elle est un "singe". Nous ne dressons pas Pépée, nous l'élevons.* » Effectivement, passage obligé, Pépée devait être traitée comme un enfant, surtout pas comme un animal. [...]

Un jour que je me promenais derrière ma mère dans une des allées du château à Perdrigal, Pépée grimpa brusquement dans un arbre au-dessus de moi et se laissa chuter violemment sur ma tête. Je tombai sous le choc, presque évanouie, elle me mordit, je poussai un cri, et devant ma mère interrogative qui se retourna, Pépée prit immédiatement un air innocent des plus innocents et se mit à m'embrasser avec une tendre mimique là où elle m'avait mordu, « *Tu t'es fait mal, elle te console, c'est ta sœur.* » Impassible, indifférente, elle continua son chemin, et Pépée me remordit : l'enfer ! [...]

Il me souvient, parmi tant d'autres, d'un épisode qui aurait pu très mal se terminer : un jeune couple poussant un landau avec un bébé s'aventura sur nos terres. Ils voulaient témoigner leur admiration au Poète. C'était bien imprudent. Brusquement Pépée surgit, prit le bébé sous le bras, grimpa sur le toit. Léo, arriva en courant, mit la main à la poche arrière de son pantalon, sortit un ridicule revolver en plastique et s'adressa à sa « fille » qui le narguait avec son paquet sur le toit. « *Attention, descends, papa n'est pas content, papa va tirer!* » En vain, l'exhortation paternelle habituelle fut sans effet, ma mère échoua également avec son « *Ma chérie, donne à maman.* » Les pompiers furent appelés. Le couple, abasourdi, put récupérer son bébé, ayant à peine eu le temps de réaliser la situation. Les miracles existent. [...] Cet isolement, ce huis clos dans un château en pleine forêt, avec tous ces animaux à nourrir, à soigner, ces profiteurs qui rôdaient, la célébrité, l'argent, l'alcool, l'âge : le décor était planté.

Était venu le temps des abandons, des reniements. Bêtes et gens, nous fûmes abandonnés, sacrifiés à leur passion pour une petite chimpanzé qui, ils voulaient encore le croire, devait un jour tout révolutionner. Eux seuls savaient, eux seuls, contre « *tous ces cons* », contre leurs proches, puis l'un contre l'autre. On sentait la catastrophe : il se préparait quelque chose d'inexorable, de sinistre. Le naufrage était proche, mais il allait quitter le navire. [...]

Pépée tomba d'un arbre alors qu'elle était seule avec Léo dans la forêt, elle se blessa gravement. M. Salesse, vétérinaire à Gourdon, avait en vain essayé de la soigner. Il décrit comment il avait tenté de nettoyer la plaie à vif, alors que les bandages étaient déchirés et mangés par une Pépée bien malade à qui il était impossible de faire suivre un traitement. [...] A la suite d'une violente dispute, toujours au sujet de Pépée, Léo partit seul à Elbeuf pour un gala. Prévenue de cet affrontement plus brutal que de coutume, très inquiète, je rejoignis mon beau-père. Avant d'entrer en scène, il me confia que la vie était impossible avec tous ces animaux, qu'il n'en pouvait plus, qu'il ne trouvait pas de solution, que Pépée s'était blessée, que ma mère était devenue invivable. [...]

Il lui téléphona devant moi. Elle l'agressa. Il hésitait à revenir à Perdrigal. Nous restâmes très tard à discuter. Je tentai de le reconforter. Je ne sus pas trouver les mots pour le convaincre de rentrer, n'étant pas tellement sûre moi-même qu'elle l'accueillerait les bras ouverts. [...] Par lettre du 29 mars 1968, il lui fait un compte rendu de la soirée à Elbeuf en lui racontant comment, m'ayant quitté à 3 heures du matin, il a roulé pour ne plus s'arrêter. Il lui explique qu'il ne veut se fixer nulle part et lui donne ce qui ressemble à une feuille de route : mettre le studio à mon nom, fourguer les parts en blanc, « *larguer les petits et tout le reste* », lui parle de son « *impuissance* » devant la situation, de sa volonté de vivre seul. Il reconnaît avoir le « *mauvais rôle* » et avoue commettre « *une saloperie* » en abandonnant Pépée, mais il fallait, conclut-il, « *que l'un des deux fasse ce pas* ».

Cette lettre est assez explicite. Léo a fui Perdrigal, toute cette vie utopique qu'il avait voulue, revendiquée



BIO

ANNIE BUTOR, professeur de lettres puis avocate, est la fille de Madeleine Rabereau, qui fut l'épouse de Léo Ferré de 1952 à 1973. Elle a vécu son enfance et son adolescence auprès de leur couple.

Madeleine, Léo et Annie

à Cosne-sur-Loire, vers 1952

A LIRE

ROBERT BELLERET publie un passionnant « *Dictionnaire Ferré* » (Fayard, 22,90 euros), de A comme ABC à Z comme les Zoos, en passant par Enfants, Cigarettes Celtiques, François Villon et surtout Pépée, à qui l'auteur consacre trois pages. Savant et ludique à la fois.

violemment. Il a fui en abandonnant une femme qui essayait follement de tenir face à leur rêve inaccessible, celle pour laquelle il s'inquiétait « *pour un rhume pour un rien* », il a fui en abandonnant « sa fille » : cette chimpanzé, Pépée, qu'il savait grièvement blessée, abandonnant, tout cet « *attirail de misère* », ces animaux qu'il aimait. [...] Catherine Sauvage me conseilla de ne pas la laisser seule et de « descendre » au plus tôt à Perdrigal car un malheur était proche.

[...] En arrivant, le spectacle était effrayant, ma mère en larmes, squelettique, le pied en sang, mordue par Zaza, déambulait, cherchant Léo qu'elle pensait (à juste titre?) pas très loin. Du 22 mars au 7 avril, elle avait espéré. Elle voulait tenir, attendant un signe, une aide de Léo. Pépée allait de plus en plus mal, un début de gangrène s'était installé. Catherine lui avait alors conseillé de faire venir un homme habitué à soigner les animaux sauvages. Elle demanda secours au docteur Klein, vétérinaire vedette (qui avait traversé les mers pour aller soigner les chiens d'Elizabeth Taylor !). Il ne put se déplacer en urgence et envoya deux de ses assistants avec des fusils hypodermiques afin d'endormir Pépée pour essayer de la soigner. Ils se firent mordre et déclarèrent son état désespéré. Il n'y avait pas de solution. J'ai entendu le coup de feu réclamé à un chasseur, ma mère s'écroula en même temps. Je partis avec elle en ambulance. Les syncopes s'étaient succédé, son état nécessitait une hospitalisation immédiate. Un médecin du coin écrivit un petit livre ampoulé, romancé. Il y parle de gorille... Ce n'était que le début des commérages.

Elle ne se remettra jamais de la mort de sa Pépée (trop) adorée, ni des calomnies de certains journalistes charognards qui en ont fait leur miel, non leur boue, en reprenant la version de Léo le fuyard, en employant les expressions les plus dures et accusatrices : ils parlèrent de vengeance, de « *massacre* », d'« *assassinat* » de tous les animaux. [...] Ma mère n'était pas Médée. Elle a été jusqu'au bout de ce qu'il était possible de vivre, seule, abandonnée dans ce lieu cauchemardesque. Léo était ailleurs... conscient d'avoir commis « *une saloperie* », mais libéré... »

© PHÉBUS